Ami du Clergé du 12 août 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXIII. *16e Dimanche après la Pentecôte :* Témoins de l'Amour par une vie eucharistique (II), 233.

Les Notre-Dame de Septembre. — II. Le Saint Nom de Marie, 234.

Plans d'instructions sur le Credo. — XIX *bis*. Jésus-Christ Notre-Seigneur, 236.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXV. L'union nécessaire, 238.

La Sanctification de la journée. — XIX. *Les Exercices de piété* (suite) : Le Chapelet. 1° Méditation préliminaire, 239.

DOMINICALES LITURGIQUES

15e Dimanche après la Pentecôte

XXXIV

TÉMOINS DE L'AMOUR, PAR UNE VIE EUCHARISTIQUE (II)

Mes frères,

« Il en est du royaume de Dieu, nous dit Jésus en S. Marc (IV, 26-29), comme d'un homme qui jette en terre de la semence. Il dort et il se lève, la nuit et le jour, et la semence germe et croît sans qu'il sache comment. Car la terre produit d'elle-même du fruit : d'abord de l'herbe, puis un épi, et l'épi ensuite s'emplit de froment. Et quand le fruit est mûr, aussitôt on y met la faucille, parce que c'est le temps de la moisson. »

Cette parole signifie que le royaume de Dieu, l'Eglise, porte en lui-même un principe de développement, une force secrète qui l'amènera à son plein achèvement, la force qui est la Vie. Cet achèvement, des efforts qui ne seraient que purement humains ne peuvent rien pour le précipiter, pas plus que l'agriculteur ne peut hâter la moisson. Il n'y a qu'à attendre avec une ferme espérance. Quand le moment sera venu, Jésus apparaîtra et fera la moisson.

Ainsi l'œuvre de Dieu, la sanctification des âmes, la divinisation du monde, ne se fait pas par recettes ni par moyens violents. Elle est surnaturelle, paisible et arrive insensiblement à ses fins. Ainsi pensaient S. Vincent de Paul : « Les choses de Dieu se font peu à peu, quasi imperceptiblement » et Ozanam : « Je crois au progrès des temps chrétiens. Je ne m'effraie pas des chutes et des écarts qui l'interrompent. Les froides nuits qui remplacent la chaleur des jours n'empêchent pas l'été de suivre son cours et de mûrir ses fruits. » En toutes choses, surnaturelles ou naturelles, se manifeste l'action paternelle de la Providence. A elle, toujours et partout, par Jésus, tout honneur et toute gloire.

Mais nous, pouvons-nous y concourir ? Comment ?

I. — *Vous êtes le champ de Dieu*

Cette parole que S. Paul adressait à ses chrétiens. « *Dei agricultura estis* » est de nature à exciter et nourrir en vous les sentiments d'humble reconnaissance qui sont requis au cours du sacrifice eucharistique. La liturgie de ce dimanche n'est qu'un merci continuel à la miséricorde prévenante et perpétuellement généreuse du Seigneur.

A) « *Seigneur, vous m'avez instruit dès ma jeunesse* (Ps. LXX) et jusqu'à maintenant j'ai publié vos merveilles. Aussi, jusqu'à la vieillesse et aux cheveux blancs, mon Dieu, ne m'abandonnez pas. » Ainsi chante l'antienne de la Communion.

Pourquoi avez-vous la joie d'être chrétiens, de vivre dans la lumière de Dieu et de vous asseoir à sa table ? Parce que des parents chrétiens, des prêtres vous ont donné la vie surnaturelle par le baptême, ont développé en vous par leurs exemples et leurs soins le germe de vie divine que la grâce y avait semé. Parce que vous êtes les héritiers de la foi et des vertus de trente générations de chrétiens qui ont fait la France et n'ont pas fini d'agir dans le cœur et l'esprit de leurs descendants, même à l'heure où ceux-ci semblent parfois les oublier... A chaque messe, l'Eglise, maternelle, se penche sur ces millions, ces milliards d'âmes qui ont franchi le seuil de la mystérieuse éternité et implore pour tous le lieu de rafraîchissement, de la lumière et de la paix, par le Christ Notre-Seigneur. Puisque leur sort éternel nous demeure inconnu, prions, faisons prier pour eux. Nous leur devons tout, après Dieu. « Je n'étais encore qu'un enfant, écrivait autrefois S. Irénée, premier évêque de Lyon, mais je me souviens des choses d'alors, mieux que de ce qui est arrivé depuis. Je pourrais dire l'endroit où le Bienheureux Polycarpe s'asseyait pour parler, sa façon de vivre, sa physionomie. Je pourrais répéter les discours qu'il adressait au peuple, comment il raontait sa familiarité avec S. Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, comment il évoquait leurs paroles. Les détails sur le Seigneur, sur ses miracles, sur sa doctrine, qu'il avait appris de ceux qui avaient vu le Verbe de vie, comme il les rappelait et comme tout cela s'accordait avec les Ecritures. » Irénée détaillait ses souvenirs, comme on se redit dans une famille ce que le père autrefois racontait du grand-père : et le grand-père ici, c'était Jean, l'apôtre bien-aimé du Christ.

Nous aussi, nous sommes les « fils des saints » et nous sommes, dans l'Eglise, associés intimement à tant de saints, comme sont unis les membres d'un même corps, que, unanimes dans notre reconnaissance, nous chantons la bonté de notre Dieu : c'est notre premier chant liturgique, c'est celui de toute notre journée : « Vers vous je crie tout le jour, Seigneur ; car vous êtes plein de suavité, de douceur, riche en miséricorde pour tous ceux qui vous invoquent » *(Introït).*

Membres de l'assemblée sainte nous prions avec ferveur les uns pour les autres, heureux de nous retrouver en famille chaque dimanche. « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, et de tous les assistants dont vous connaissez la foi et la dévotion, pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange, pour eux et tous les leurs ; pour la rédemption de leurs âmes... »

B) « *Que votre grâce, Seigneur, toujours nous prévienne et nous suive !* » C'est à un mystère d'amour que nous touchons, m. f., et que nous n'abordons

qu'avec une religieuse admiration. La paternité de Dieu s'étend à l'univers entier et son action est intime et souveraine dans tous les hommes qui usent raisonnablement de leur liberté, en se soumettant à son très doux empire. Chez ceux que sa grâce possède, qui sont en toute vérité son royaume, Dieu présent ne cesse d'agir. Il ne pourrait pas ne pas agir. Il est l'activité par excellence ; Lumière, il éclaire ; Amour, il enflamme ; Sainteté, il sanctifie. Cependant, comme il a voulu accorder ses biens à la prière, plus les désirs, les aspirations de l'âme vers lui sont fréquents et ardents, plus son action devient intense et envahit les pensées, les sentiments, les actions de son « coopérateur », le configurant de plus en plus à l'âme de Jésus, *de cujus plenitudine nos omnes accepimus.*

Vous, pères et mères, vous aimez vos fils, vous n'êtes cependant pas présents à l'intime de leurs cœurs pour en diriger l'élan. Ce que vous souhaitez, Dieu le réalise. Il a promis de « demeurer » en celui qui l'aime. Là, par des secours surnaturels et passagers, il éclaire l'intelligence, fortifie la volonté, les aidant à produire des actes surnaturels. Ce sont les *grâces actuelles,* multiples et fécondes, qui montrent à l'âme la malice du péché, la miséricordieuse bonté de Dieu, l'inclinant au repentir, à la ferveur, à l'amour vrai.

A côté des grâces intérieures, Dieu donne aussi des grâces extérieures qui produisent des impressions favorables et indirectement émeuvent les facultés spirituelles : ainsi une bonne lecture, un sermon, un bon exemple, l'influence d'un apôtre, etc...

La grâce prévient notre libre consentement ou l'accompagne dans l'accomplissement de l'acte. Sans lui nous ne pouvons rien. « Que votre grâce, Seigneur, toujours nous prévienne et nous aide, et nous donne d'être toujours zélés à faire le bien ! » *(Oraison* de ce jour.)

« A Celui qui peut faire en nous par sa grâce infiniment au-delà de ce que nous demandons ou pensons, à lui la gloire dans l'Eglise et le Christ Jésus... » Dieu vous fasse la grâce de comprendre la charité du Christ qui surpasse toute science... de mettre dans l'amour de Dieu la racine et la base solide de votre vie ! (Eph., III, 17-21).

La plante bien enracinée produira des fruits. S. François de Sales exprime, par d'autres savoureuses images, la même vérité essentielle : « Si la charité est un lait, la dévotion en est la crème... Comme des cerises et des fraises, nos cœurs, quoique frêles et faibles, sont préservés de la corruption du péché, lorsqu'ils sont sucrés et emmiellés de la chair et du sang incorruptibles du Fils de Dieu. »

II. — *Vous « bâtissez la cathédrale »*

L'amour d'un père pour ses fils se mesure à la confiance qu'il leur témoigne.

L'amour de Dieu se manifeste spécialement dans ce fait qu'il a daigné nous associer à son œuvre de Rédemption. Prendre les pauvres pécheurs que nous sommes et en faire des rédempteurs, des sauveurs du monde avec lui, c'est bien une œuvre qui porte la marque de Dieu. Heureux les prêtres qu'il a envoyés à la moisson des âmes ! Heureux aussi, selon la mesure de leur amour, ceux qu'il appelle à travailler, par l'Action catholique, à promouvoir son règne.

Vous connaissez déjà cette réponse d'un modeste ouvrier du bâtiment qui se glorifiait fièrement de « bâtir une cathédrale ». Littéralement, c'est à la cathédrale spirituelle que vous travaillez, vous, paroissiens dévoués à la vie et aux œuvres de votre paroisse, vous, militants des œuvres, vous, pères et mères de famille, soucieux de protéger, d'éduquer, de sauver avant tout l'âme de vos enfants. « Que Dieu vous donne, selon les richesses de sa gloire, d'être affermis de la vraie puissance par son Esprit pour ce qui regarde l'homme intérieur ! » *(Ibid.)*

Aux yeux de Dieu, c'est l'intérieur qui a de la valeur. Le clinquant, l'extérieur, la façade, pour lui, c'est zéro. Celui qui s'humilie sera élevé et celui qui s'élève sera humilié. C'est l'amour seul qui compte et qui fait à ses yeux la discrimination. C'est l'amour seul qui fait la puissance de l'Esprit, l'amour seul qui fait les héros et les saints par lesquels le monde reçoit le message de salut. L'amour est fort comme la mort... qui sépare, qui détache, qui élève jusqu'à Dieu.

Savez-vous bien ce dont il s'agit, lorsqu'on parle d'apostolat ? Il s'agit d'une œuvre splendide. Faire l'œuvre de l'Incarnation dans le monde, la continuer. Le Verbe en s'incarnant n'a pas transformé la divinité en la chair, mais il a élevé l'humanité jusqu'à Dieu, *non conversione divinitatis in carnem, sed assumptione humanitatis in Deum.*

L'apostolat chrétien élève la nature humaine, et parce que, dans l'homme, la chair est intimement unie à l'âme, c'est au salut même de la chair que nous travaillons. Le monde des corps doit être soumis, lui aussi, à l'empire du Verbe et devenir instrument de sanctification. Toute la raison d'être de la matière, c'est de pouvoir être pénétrée par l'esprit et employée à ses fins. En retour, l'esprit la consacre et lui communique quelque chose de sa valeur et de sa sainteté. Etonnante élévation de tout l'homme. Mais, comme la chair se nourrit du monde matériel inférieur, animal, végétal et minéral, il s'ensuit que, dans l'homme surnaturalisé par Dieu, se poursuit à travers les siècles une œuvre admirable et grandiose de transformation de l'univers créé en Dieu... *Benedicite, omnia opera Domini, Domino...*

* *

« Tout est plus beau que ce qu'on rêve, tout est plus grand que ce qu'on croit », avouait le Père Gratry. « Notre héritage est splendide » (Ps. xv, 6, 9).

Si la terre où Dieu rayonne est déjà si belle, comme il doit être beau, le ciel ! *Amen.*

LES NOTRE-DAME DE SEPTEMBRE

II

Le Saint Nom de Marie

(12 septembre)

Mes frères,

Le Saint Nom de Marie fut longtemps une fête mobile, le dimanche dans l'octave de la Nativité. Depuis la réforme liturgique de Pie X, elle est fixée au 12 septembre. Aujourd'hui comme autrefois elle se situe dans l'orbite de la Nativité et cette place semble s'expliquer tout naturellement : naissance et imposition du nom vont de pair.

En réalité, il y a à l'origine de la célébration du nom de Marie un événement historique : comme la fête de Notre-Dame du Rosaire est le mémorial de Lépante, la fête du Saint Nom de Marie est le mé-

morial de Vienne. Triomphe de la chrétienté sur ses ennemis, grâce à la protection de la T. S. Vierge ; glorification du nom de Marie, dont l'invocation valut cette victoire : voilà le double objet de cette fête. Deux sentiments aussi doivent donc à ces souvenirs, aujourd'hui d'aviver dans notre cœur : celui de la gratitude envers celle qui s'est acquis le titre de Notre-Dame de la Victoire et celui de la vénération de son Nom béni.

I. — *Fête de Notre-Dame de la Victoire*

On n'a pas oublié l'émotion vibrante de l'adresse de sympathie et d'espoir du pape Pie XII, dans sa première encyclique *Summi Pontificatus* au début de la guerre (20-10-1939), à la Pologne, qu'il appelait « nation bien-aimée ». Emotion d'un cœur de Père, du Père commun des peuples catholiques, étreint par la guerre. Mais aussi témoignage du Chef aux titres que la Pologne s'est acquis à la reconnaissance de l'Eglise, « par ses mérites dans la défense de la civilisation chrétienne, inscrits en caractères indélébiles dans les fastes de l'histoire », selon les paroles mêmes du Pape.

Un de ces mérites indélébiles, c'est assurément la victoire de Vienne sur les Turcs par Jean Sobieski le 12 septembre 1683.

Comme un siècle plus tôt, en 1571, avant Lépante, le mahométisme menaçait de submerger la chrétienté. Déjà, Kara-Mustapha, généralissime des armées de Mahomet IV était entré dans Vienne, abandonnée par son roi et évacuée de sa population, à la tête d'une armée de 500.000 hommes. En signe de victoire, il avait fait hisser le croissant au grand portail de la cathédrale. Mais, comme pour Lépante, pour reprendre la parole de S. Pie V empruntée à l'Evangile : « *fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes*, il y eut un homme envoyé par Dieu dont le nom était Jean » : Jean Sobieski, soldat fameux, roi élu de Pologne depuis dix ans.

Grand soldat et grand chrétien. Comme Jeanne d'Arc avant lui, comme Foch après lui, il attribuait à Dieu le succès de ses armes. Il disait aux prisonniers libérés qui tombaient à ses genoux : « Ce n'est pas moi, mes amis, c'est Dieu qu'il faut remercier. Car c'est lui qui vous a sauvés. »

Aussi, le matin de la grande bataille, à l'autel dressé en plein air sur un monticule devant ses troupes, commence-t-il de servir personnellement la messe du légat du Pape et de recevoir la sainte communion. Fort de ce secours de Dieu il fait face à l'attaque de Kara-Mustapha qui, lui, avait inauguré le combat par le massacre de 30.000 prisonniers chrétiens. Le soir même les Turcs étaient battus, Sobieski entrait dans Vienne délivrée, ses soldats clamaient après lui, dans la cathédrale dépouillée du croissant, le *Te Deum* de l'action de grâces pour le salut de l'Occident et le démembrement prochain de l'Empire ottoman.

Aussitôt le vainqueur informait le pape Innocent XI de la victoire, lui faisait remettre le trophée de la journée, le grand étendard de Mahomet, lui adressait le message renouvelé de César, mais christianisé : « *Veni, vidi, Deus vicit ;* je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu. »

Dieu avait vaincu, mais à l'intercession de la T. S. Vierge. Avant de prendre la tête de ses armées Sobieski était allé en pèlerinage à la célèbre Madone polonaise de Czestochowa, dont le trésor possède toujours parmi ses richesses le bâton de commandement du grand chef polonais. Après la victoire, dans sa part de butin, trouvé dans les ruines du village de Wishau, lui échut un vieux tableau de la Vierge avec cette inscription : « Par cette image de la Vierge, tu vaincras, Jean. » Dieu avait donné la victoire, mais à la prière de la Vierge [1].

Ainsi en jugea le pape Innocent XI : en action de grâces et pour perpétuelle mémoire, il étendit à l'univers la fête du Saint Nom de Marie. Car déjà elle existait en certains pays et l'Eglise l'avait approuvée dès 1513.

Souvent en effet, et particulièrement au royaume de France, les vainqueurs avaient fait hommage à la Vierge de leur victoire. Après Bouvines, Philippe-Auguste lui avait élevé à Senlis une église sous le titre de Notre-Dame de la Victoire. — Après La Rochelle, Louis XIII, lui faisait construire cet ex-voto de sa reconnaissance, qui a toujours gardé, malgré le rayonnement du Cœur de Marie, le nom qu'il lui avait choisi de Notre-Dame des Victoires. — Après Rocroi, le Grand Condé avait commandé au sculpteur Nicolas Blasset cette Madone commémorative que l'on vénère toujours en l'église Saint-Remi d'Amiens sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire. — Bien plus, c'est aussi un 12 septembre, le 12 septembre 1213, que Simon de Montfort avait porté un coup mortel aux Albigeois par la bataille de Muret. Il y avait là comme une répétition générale de la journée de Vienne.

II. — *Fête du Saint Nom de Marie*

Au premier rang pour rendre hommage à Notre-Dame des Victoires, la France se classe aussi première en vénération du nom béni, aimé de Marie.

Dans les colonnes d'un index alphabétique de la vie familiale, religieuse, nationale de la France, que de renvois il faudrait écrire au mot : Marie. « Dans nos familles françaises, depuis plus longtemps pénétrées de l'esprit chrétien, élevées au récit des miracles de Notre-Dame et dont l'âme chevaleresque est mieux accordée à tout ce qu'il déploie d'idéal, le nom de Marie est à l'honneur.

Il n'est guère de maisons chez nous qu'une gerbe ne fleurisse en la Sainte Marie, le 15 août, pour fêter une maman, une sœur, une épouse.

Un carillon de diminutifs affectueux et de déformations locales harmonise sa joyeuse mélodie : Marie, Maria, Marinette, Maï, Myriam, Mireille...

D'autres noms recherchent son alliance, par amour, et pour s'anoblir et s'immortaliser : Marie-Ange, Marie-Anne, Marie-Louise, Marie-Madeleine, Marie-Thérèse...

Cette alliance sera le moyen, pour nous autres hommes, de prendre notre part de cet hommage et de nous couvrir de cette protection : Alphonse-Marie, Jean-Marie, Louis-Marie... » (A. David, *Stations aux N.-D. de Paris*, p. 44-45).

Et dans ces autres familles, familles spirituelles que sont les congrégations religieuses, combien qui se sont mises sous l'invocation du nom de Marie ou qui le donnent comme premier nom à chacun de leurs membres : Sœur Marie de l'Incarnation, Sœur Marie de Sainte-Colombe, Sœur Marie-Clémence...

[1] Sur Jean Sobieski et Notre-Dame, voir : *Czestochowa*, par Wanda de Loda, député à la Diète de la République polonaise (Spes, 1928), chap. IV.

Si le nom de Marie est si fréquemment porté chez nous, c'est en définitive parce que notre vie religieuse française est tout imprégnée de dévotion à la Vierge et de vénération pour son Nom qui la représente.

A l'Italie la gloire de posséder un S. Bernardin de Sienne, le grand prédicateur du nom de Jésus. A la France celle de compter parmi ses enfants S. Bernard, le héraut du Nom de Marie. On redira indéfiniment et dans tous les pays la louange du Nom de Marie par S. Bernard, dans la liturgie de ce jour : « Dans les périls, dans les difficultés, dans les inquiétudes : pense à Marie, invoque Marie. Que son Nom soit toujours sur tes lèvres, qu'il ne sorte jamais de ton cœur... Tu l'expérimenteras par toi-même combien justement il fut écrit : Et son nom était Marie. »

Un jour le ciel lui-même viendra donner son approbation et l'appui de sa recommandation à cet enseignement. Et ce sera en France, à Paris, à la chapelle de la rue du Bac. La médaille commandée à Catherine Labouré portera à son revers le monogramme de Marie, dans un ovale d'étoiles.

Ce nom est trop cher à notre vie familiale et religieuse pour ne pas apparaître officiellement sur notre vie nationale. Il y est un peu comme le chiffre de la Vierge gravé sur son royaume. Et il y a été écrit en caractères indélébiles en lettres d'or, de feu et de sang, et par un héros dont il n'existe qu'un exemplaire dans l'histoire des peuples et qui est nôtre : j'ai nommé *Jeanne d'Arc*.

Le nom de Marie, elle l'avait fait inscrire à côté de celui de Jésus sur son étendard ; le nom de Marie, il servait d'en-tête à ses lettres avec celui de Jésus.

A cause de cette gloire qu'il a trouvé à travers les siècles dans notre histoire, vous comprendrez tout ce qu'il y a de sens dans ce joli propos d'un journaliste d'avant-guerre : « On peut dire du prénom de Marie ce qu'on dit du *Cid* de Corneille : le jour où il cessera de plaire aux français, la France aura cessé d'être la France. »

* *

Moins que jamais nous n'acceptons que la France cesse d'être elle-même. Alors, puisque nous fêtons aujourd'hui Notre-Dame de la Victoire, celle de Senlis de Rocroi et de Vienne, supplions-la et méritons d'Elle qu'Elle soit encore le salut de la civilisation chrétienne et de notre Patrie qui fut la fleur de cette civilisation.

Alors, puisque nous fêtons le nom de Marie, qu'il ne cesse de nous plaire, qu'il garde nos préférences sur certains prénoms à la mode, qu'il trouve toujours sa place dans la suite des prénoms que nous donnons à nos enfants.

Qu'il soit surtout dans notre cœur le signe de notre amour pour Marie, comme pour ce saint évêque-capucin qui chantait :

Quand vous voudrez savoir à mon heure dernière,
Si l'instant est venu de me fermer les yeux,
Et réciter sur moi la suprême prière
Que j'irai, je l'espère, achever dans les cieux ;
Amis, ne scrutez pas ma prunelle assombrie,
Ni de mon souffle éteint l'intermittent effort,
Mais découvrez mon cœur, tracez dessus : Marie !
S'il ne tressaille pas c'est que je serai mort.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XIX *bis*

JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR
(suite)

II. — *L'amour de Jésus-Christ dans la tradition antique*

b) En dehors du martyre, preuve d'amour par excellence, l'amour pour le Christ s'est exprimé, dans les premiers siècles, en accents profondément émouvants. Les Pères ont tous tenus à dire ce qu'était le Christ pour eux. Voici quelques textes particulièrement beaux :

Clément d'Alexandrie appelle Jésus-Christ, notre *précepteur* (on disait : *pédagogue)* :

« Notre précepteur, enfants, ressemble à Dieu son Père, c'est le Fils de Dieu, qui est sans péché, sans reproche, Dieu immaculé sous une forme humaine, ministre de la volonté du Père, Verbe divin qui est dans le Père, qui vient de la droite du Père, Dieu sous une forme humaine. Il est pour nous l'image immaculée à laquelle nous devons tendre de toutes nos forces pour lui assimiler notre âme » (Début du *Pédagogue, P. G.*, VIII, col. 247 et suiv. — Même pensée dans son *Protreptique, P. G.*, VIII, col. 61).

S. Cyprien, un peu plus tard, expose en ces termes ce que Jésus est pour nous :

« L'arbitre et maître de la grâce et de la règle morale, le Verbe et Fils de Dieu a été envoyé, lui qui avait été annoncé par les prophètes antérieurs comme l'illuminateur et le conducteur du genre humain. Il est en effet la vertu de Dieu, sa sagesse, sa raison et sa gloire. Il s'incarne dans la Vierge, il est revêtu de notre chair par l'Esprit-Saint, il est à la fois Dieu et homme. Tel est notre Dieu, le Christ ! » *(P. L.*, IV, col. 578).

Ecoutez le pieux abbé S. Aphraate, surnommé « le sage persan », qui écrit vers le milieu du IVe siècle :

« Nous tenons pour certain que Jésus, notre Seigneur, est Dieu, et Fils de Dieu, il est roi fils du roi, lumière de lumière, créateur, conseiller, chef, voie, sauveur, pasteur, rassembleur, porte, perle, lumière. On le désigne en effet de tous ces noms divers. Mais il est par-dessus tout le Fils de Dieu et Dieu lui-même procédant de Dieu » *(Patrologie syriaque*, I, col. 787).

Il suit de là que toute perfection procède de Jésus, qu'il est notre modèle, notre guide, notre tout.

Grégoire de Nysse le dit fort bien :

« Il y a trois choses qui distinguent et signalent la vie chrétienne : l'action, la parole, la pensée. De ces trois choses, c'est la pensée qui passe la première. En second lieu, vient la parole... Après la parole, vient l'action qui traduit la pensée et la parole dans les faits... Il est donc nécessaire que, dans notre marche de la pensée à la parole et à l'action, tout ce que nous disons, faisons ou pensons soit dirigé vers la règle divine qui se révèle dans le Christ, de telle façon que nous ne pensions rien, ne disions rien, ne fassions rien, qui s'éloigne de la sublime signification de cette règle... Que doit donc faire celui qui veut être digne de ce grand nom de chrétien qu'il porte, si ce n'est d'examiner toutes ses pensées, ses paroles et ses actes, pour voir si tout cela tend bien au Christ seul, ou lui demeure étranger » *(De la perfection du chrétien*, vers 371, *P. G.*, XLVI, col. 284).

Cela revient à dire que la perfection consiste à imiter Jésus-Christ, ou comme avait dit S. Paul, à « revêtir Jésus-Christ » (Rom., XIII, 14).

Ainsi S. Jean Chrysostome :

« Pour fuir toutes choses, revêtons Jésus-Christ et soyons toujours avec lui, car c'est cela : être revêtu de lui, ne jamais être abandonné de lui, et le faire transparaître en nous toujours, par notre sainteté et notre douceur. C'est ainsi que nous disons de deux amis : Un tel est coiffé d'un tel ! Nous voulons dire par là qu'il y a entre eux une grande affection et une union perpétuelle. Celui qui est revêtu d'un autre, laisse voir en lui ce dont il est revêtu. Que le Christ ainsi apparaisse toujours en nous. Et comment apparaîtra-t-il ? Si vous faites ce qui est de lui. Mais que faisait-il donc ? « Le Fils de l'Homme, disait-il, n'a pas où reposer sa tête. » Imitez cela. Quand il fallait manger, il prenait du pain d'orge ; quand il lui fallait voyager, il ne se servait ni de cheval ni de monture, mais allait toujours à pied au point d'éprouver la fatigue. Quand il dormait, il se tenait à la proue du navire sur le coussin qui s'y trouve, quand il fallait s'asseoir, il montrait l'herbe de la prairie. Ses vêtements étaient grossiers, souvent il était seul et n'avait personne auprès de lui. Mais surtout, quand vous l'aurez compris, imitez ce qu'il a fait sur la croix et dans les outrages. Vous aurez revêtu le Christ, si vous ne livrez point votre chair aux concupiscences... » *(Homélie sur l'Ep. aux Romains,* vers 400-401, *P. G.,* LX, col. 627).

En tout cela, S .Chrysostome a bien soin de remarquer que ce ne sont pas les pénitences matérielles qui importent, mais bien l'imitation du Christ, par pur amour. Il est très formel sur ce point :

« Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ » (a dit S. Paul). C'est la règle même du christianisme le plus parfait, c'en est la définition exacte, c'en est le sommet, que doivent chercher ceux qui vivent en commun... Même si vous jeûnez, si vous couchez sur la terre, si, pour ainsi dire, vous vous étranglez, mais n'avez pas l'amour du prochain (comme le Christ), vous n'avez rien fait et vous êtes bien loin de votre modèle... » *(Commentaire de I Cor., P. G.,* LXI, col. 208).

De telles leçons ne s'adressent pas seulement aux ascètes, aux moines, aux religieuses, mais à tous les chrétiens, et S. Augustin va nous le dire, en parlant des « commençants » et des « progressants », dont le modèle commun est toujours le Christ :

« Le même Christ homme, que l'on appelle le véritable lait des tout-petits par sa chair véritable, sa véritable croix, sa véritable mort, sa véritable résurrection, c'est lui, quand on le comprend bien dans la vie spirituelle, qui apparaît comme le Maître des Anges. C'est pourquoi il ne faut pas d'une part donner du lait aux tout-petits, de telle façon qu'ils n'arrivent jamais à comprendre le Christ en sa divinité, ni les sevrer de lait, de telle façon qu'ils cessent de comprendre le Christ en son humanité. Ce que nous pouvons exprimer encore de la façon suivante : ne pas donner du lait au point qu'ils ne voient pas dans le Christ leur Créateur, et ne pas les sevrer de lait, au point qu'ils oublient que le Christ est leur médiateur auprès de Dieu. La comparaison du lait et du sevrage n'est donc pas parfaite. Car l'enfant que l'on sèvre, prend de la nourriture solide et ne revient plus au sein de sa mère, mais le Christ crucifié est à la fois le lait des commençants et la nourriture solide des progressants. La comparaison du fondement est meilleure, car sur le même fondement on commence de construire, et quand on continue, on ne rejette pas le fondement » *(Traités sur l'Evangile de S. Jean,* vers 416-417, *P. L.,* XXXV, col. 1883).

Par cette page, S. Augustin posait des principes de spiritualité chrétienne, que les siècles suivants devaient débattre sans relâche : la haute contemplation doit-elle s'arrêter ou non à l'humanité du Christ, ou bien doit-elle se porter immédiatement sur Dieu seul ? Augustin est pour la première alternative. Tous les grands contemplatifs le suivront dans cette voie (Ste Thérèse notamment).

Voici comment Augustin parle avec émotion de ce que Jésus a fait pour nous :

« Le Christ est venu parmi nos misères : il a eu faim, il a eu soif, il a supporté des maux, il a dormi ; il a fait des miracles, il a supporté des maux, il a été flagellé, il a été couronné d'épines, il a été souillé de crachats, frappé de soufflets, attaché à la croix, percé par la lance, déposé au sépulcre, mais il est ressuscité le troisième jour, après avoir achevé sa tâche et mis à mort la mort... Il vous apprend ce que vous devez aimer si vous voulez le bonheur, car vous ne pouvez le trouver ici-bas. En cette vie, nul ne peut être heureux, vous ne le pouvez pas non plus. Ce que vous cherchez est excellent, mais la terre n'est pas la région où se trouve ce que vous cherchez...

A tous ces textes, il faut ajouter deux faits d'inégale importance mais tous deux significatifs :

1° *L'immense développement du monachisme...* Que vont-ils chercher au désert Antoine et Pacôme, avec leurs milliers de disiples, en Egypte, Hilarion en Palestine, Basile en Cappadoce, Martin à Ligugé et Tours, Honorat à Lérins, Cassien à Marseille ? Rien d'autre que Jésus-Christ. Après l'ère des martyrs, qui avaient donné leur sang, vient l'ère des anachorètes et des cénobites, qui donnaient leur vie goutte à goutte au Christ.

2° *Le culte touchant des lieux habités par le Seigneur.* — En même temps que les moines peuplent par milliers les déserts, par milliers aussi les pèlerins se portent vers les Lieux-Saints. S. Jérôme est le plus illustre. Il se fixa à Bethléem, il y finit sa vie, il y attira les descendantes de la plus haute noblesse romaine. Voici en quels termes il leur écrivait :

« Oh ! quand viendra-t-il le jour où un courrier, hors d'haleine nous apprendra que notre Marcelle a abordé en Palestine, et où les chœurs des moines, les essaims des vierges répandront partout cette nouvelle ;... le jour où il nous sera donné d'entrer avec vous dans la grotte du Sauveur, de pleurer là avec sa mère, de baiser le bois de la croix, et de monter d'esprit et d'âme avec le Seigneur au Mont des Oliviers ; de voir Lazare ressuscité, tout embarrassé de bandelettes, et de contempler les eaux du Jourdain, purifiées par le baptême de Jésus... Nous irons à Nazareth, et nous y verrons la fleur de la Galilée, car Nazareth veut dire « fleur ». Non loin de là, nous verrons Cana, où l'eau fut changée en vin... » *(P. L.,* XXII, *épître 46,* n° 10 et suiv.).

* *

Arrêtons ici la série de ces témoignages. Ils donnent le ton à tous les siècles qui ont suivi. La sainteté s'est, jusqu'à nos jours, alimentée à cette source : la vie, les enseignements, les exemples, les souffrances et la mort de Jésus-Christ.

Avec S. Augustin, nous dirons donc :

« Jésus-Christ s'est fait notre voie, pourrions-nous désespérer d'arriver au but ? Cette voie ne peut être mise hors d'usage, elle ne peut être coupée, elle ne peut être gâtée ni par la pluie, ni par les déluges, ni être rendue impraticable par les brigands. Marchez donc en toute sécurité, marchez avec le Christ, sans vous heurter, sans tomber, sans regarder en arrière, sans vous arrêter en chemin, sans vous écarter du sentier. Faites tout cela et vous êtes sûrs d'arriver... » (Sermon 170, *P. L.,* XXXVIII, col. 932).

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXV

L'UNION NÉCESSAIRE

Mes frères,

Spécialiser, adapter, c'est bien. Il ne faut cependant pas opposer, ou couper irrémédiablement les uns des autres, des êtres qui ont tout intérêt à s'entendre, et que la vie rapproche.

Cette attitude serait plus coupable encore pour des chrétiens, pour l'Eglise. Leur marque propre n'est-elle pas, pour les premiers, d'être des frères, pour la seconde, d'être leur mère commune, celle qui met entre eux un lien d'amour plus fort que tous leurs égoïsmes ?

Il fallait répondre aux besoins précis, et parfois tragiques, de tous les hommes, engagés dans des aventures fort diverses. La spécialisation des mouvements par grands milieux sociaux a répondu à cette nécessité. Voyons aujourd'hui ce qu'il faut faire, et ce qui a été fait, pour rapprocher tous ces membres disjoints en apparence, et faire avec eux le corps uni et bien soudé que le Christ désire.

I. — *L'interpénétration des classes et des milieux*

Le même souci de réalisme qui nous a conduits jusqu'ici va nous amener à prendre conscience des problèmes communs ou complémentaires qui se posent à tous les mouvements.

Voici un ouvrier, jeune ou adulte. Nous savons maintenant de science très aiguë que sa vie chrétienne va être dépendante, très étroitement des conditions de son travail : salaire, rapports humains, hygiène des locaux, bref toute une liste de conditionnements qu'il serait fastidieux de répéter. Pour transformer ou aménager tout cela de manière plus humaine, un gros travail est à faire par les intéressés eux-mêmes : travail intérieur, d'éducation, travail extérieur, d'action sur l'opinion ou les pouvoirs publics. Mais si les autres milieux se refusent obstinément à collaborer à cet effort, rien ne se produira, sinon un état de révolte latent dans les classes laborieuses, explosant un jour en révolution brutale. Ce n'est certainement pas ce que nous désirons !

Pour que ces employeurs, à leur tour, puissent assurer de meilleures conditions de travail à leurs ouvriers, ne faut-il pas que d'autres entrent dans le jeu d'une transformation de la société ? l'industrie est solidaire du commerce, tous deux de la finance. Les hommes politiques et les juristes devront bâtir des lois meilleures, le pouvoir exécutif et sa police les faire respecter. Il faudra même que les autres nations ne restent pas étrangères à notre effort, sinon la concurrence internationale annihilerait les plus belles entreprises. Et tout cela parce qu'au point de départ il y avait un petit ouvrier trop peu payé, et qui, pour ce motif, ne pouvait vivre en chrétien sans héroïsme. N'est-ce pas un exemple flagrant des solidarités qui nous lient ?

On pourrait en trouver bien d'autres. Le monde urbain et le monde rural ne sont-ils pas continuellement à s'influencer l'un l'autre ? La terre fournit aux villes et les hommes dont elles ont besoin, et le plus clair des aliments qu'elles consomment. En revanche, la ville envahit la campagne, l'été par ses promeneurs ou ses villégiateurs, en toute saison par ses journaux, ses chansons, sa radio. Il n'y a plus de monde fermé, aujourd'hui. Les moyens de transports rapides ont réduit à rien les distances qui séparaient hier les hommes. Mgr B. de Solages a évoqué un jour le sort tragique de ce plateau de montagne ou trois petits villages vivaient en paix, et se désintéressaient du sort des gens de la plaine. Un jour, cette plaine est montée à l'assaut du plateau, et le paganisme d'en-bas a tout gagné.

Première conclusion : on ne peut se contenter d'une action catholique qui n'atteindrait que certains milieux en négligeant les autres. C'est *partout à la fois qu'il faut faire porter les efforts.* Rendre chrétiens des enfants si l'on abandonne les jeunes gens est coupable, et les jeunes mêmes n'arriveront à la plénitude et à l'équilibre de la vie chrétienne que si leurs pères et mères eux aussi sont alertés. Laisser le souci d'une action apostolique aux femmes et aux jeunes filles, et s'en désintéresser parce qu'on est homme, participe au même état d'esprit et encourt le même blâme. Et c'est enfin la même angoisse qui doit nous étreindre tous, quel que soit notre milieu, de prendre notre part de l'effort commun. L'unité — nécessaire — sera déjà bien plus proche quand tout le monde se sera mis au travail.

II. — *Problèmes insolubles*

D'autres arguments nous viennent. N'est-ce pas à l'intérieur d'un même milieu qu'il faudra souvent avoir le souci de l'unité ?

On dit : « monde paysan ». Mais que de diversités cela ne recouvre-t-il pas ? Certains gros propriétaires, pourtant très attachés à la terre, n'auront-ils pas à résoudre des problèmes qui seront aussi « bourgeois » qu'ils sont « ruraux » ?

Le marin de condition modeste n'est-il pas, comme son frère des villes, un ouvrier ?

L'artisan, travaillant de ses mains comme un tâcheron, mais maître chez lui, vendant non son temps de travail mais l'œuvre qu'il a produite qu'est-il ? et à quel milieu se rattache-t-il ?

Ailleurs, ce seront des problèmes de géographie humaine qui se poseront. Perdu dans l'immense campagne qui l'environne, ce gros bourg qui groupe pêle-mêle commerçants, artisans, notaire, médecin, instituteur, est-il rural ou urbain ? Il vit de la terre, ceux qui l'habitent ont cependant des comportements de citadins. Comment s'appliquera, pour lui, la loi fondamentale de la spécialisation ?

Et ce milieu de passage, si prenant cependant, qu'est l'école : comment va-t-il se situer par rapport aux autres influences que subit l'adolescent ou le jeune homme ?

De toutes parts nous voyons donc que non seulement chaque milieu se diversifie, mais qu'il fourmille, dans son propre sein, d'éléments dont beaucoup de problèmes sont communs avec ceux des autres milieux.

Il faudra donc, et ce sera notre deuxième conclusion, que non seulement l'Action catholique atteigne toutes les couches et tous les âges de la société, mais qu'entre les mouvements qu'elle constitue *une collaboration* s'instaure, car ils auront continuellement des problèmes à résoudre *ensemble.*

Problèmes de frontières, lesquelles ne sont pas (Dieu merci !) tracées au cordeau comme nos frontières d'Etats, et gardées par des douaniers.

Problèmes de préoccupations semblables à certains de leurs membres : le mouvement de bourgeoisie et le mouvement rural portent ensemble la préoccupation de la bourgeoisie rurale, deux ou trois mouve-

ments portent à la fois le souci d'un gros bourg où tout est mêlé.

III. — *Ce que fait l'Action catholique*

Ce souci de l'unité, de la collaboration, des échanges, l'Action catholique, dans ses orientations nationales, l'a pleinement. C'est plutôt nous, qui, pris par le souci quotidien des tâches immédiates, oublierions trop facilement ce qui doit être pour tout chrétien une préoccupation constante.

Non pas que nous répugnerions par principe à tout rassemblement des chrétiens, bien au contraire. Mais ce que l'on nous demande là se situe à une profondeur autrement grande que les rassemblements superficiels auxquels nous nous prêterions. Il s'agit de s'unir. Mais *après avoir pris pleine conscience de la gravité des problèmes propres à chacun de nos milieux*, et sans *rien perdre* de cette responsabilité première qui est la nôtre. Unir un authentique militant ouvrier, vraiment engagé dans le mouvement qui porte tous ses frères vers un désir passionné d'ascension et de libération, avec un authentique bourgeois, n'abandonnant rien de tout ce qu'il y a de beau, de noble, de chrétien, pour tout dire, dans la conception qu'il se fait de son rôle de chef, et des responsabilités que lui confèrent son rang social et sa culture. Et, de même, faire entrer dans ce concert un paysan qui n'ait pas honte de l'être, qui porte haut sa fierté de travailler la terre et de vivre penché sur elle.

Cela, nous pouvons l'affirmer, l'Action Catholique a pu déjà le réaliser très souvent. Tous ceux qu'elle s'est efforcé d'atteindre n'ont pas été parfaits, mais c'est du moins dans cette ligne qu'elle a essayé de les former.

Un exemple magnifique : l'A. C. J. F. : Association Catholique de la Jeunesse Française. Cet admirable mouvement de jeunes hommes existait avant toute spécialisation. Il a survécu à cette adaptation plus précise de l'apostolat, et s'est trouvé à pied d'œuvre pour être le terrain de rencontre, le point de convergence de tous les efforts des jeunes dans leurs différents milieux.

Ce qui reste à trouver, mais c'est plus difficile, c'est la même convergence de préoccupations chez les adultes. Ne disons pas : elle existait auparavant, car ce n'est qu'en partie vrai. Elle ne se situait pas, quand on l'a rencontrée, au cœur de ces problèmes de vie qui sont maintenant le centre de gravité de tout mouvement d'action catholique authentique.

* *

Diversité. Unité. Deux pôles entre lesquels oscille l'action d'un mouvement ? Plutôt deux aspects, complémentaires, de la même réalité. De même que le Christ connaît chacun de nous, et l'aime, dans ce qu'il y a de plus personnel, tout en jetant sur le monde ce regard dominateur qui le rassemble en un, chacun d'entre nous doit avoir cette double passion. N'être que l'Apôtre de l'unité, sans comprendre l'infinie richesse des personnes et des groupes de toute nature qu'elles forment entre elles, c'est risquer de devenir sectaire. Mais que celui qui a découvert un jour que les hommes sont dissemblables, que les familles d'esprit, comme les familles charnelles, sont respectables et providentielles, que les patries ont un rôle à jouer dans l'humanité de demain comme dans celle d'aujourd'hui, que celui-là n'oublie pas cependant le dernier souhait du Christ au soir du Jeudi Saint : « Qu'ils soient un ! »

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

Les Exercices de piété (suite)

XIX

LE CHAPELET

I. Méditation préliminaire : La Très Sainte Vierge et nous

Mes frères,

Marie, un jour, a prononcé une étonnante parole : « Toutes les générations me proclameront bienheureuses ! » Au moment où ces mots sortaient de sa bouche, qu'était-elle aux yeux du monde ? Une humble femme, presqu'encore une enfant, originaire d'une bourgade dont on disait communément que rien de bon n'en pouvait sortir.

Et cependant elle ne se trompe pas : toutes les générations la proclameront bienheureuse, et feront écho à la parole de l'Ange, au jour de l'Annonciation : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. ».

Le cantique de louanges a commencé sans retard ; il est contemporain de l'Evangile. Entendons cette voix qui s'élève au milieu de la foule, tandis que Jésus prêche : « Bienheureux, proclame-t-elle, le sein qui vous a porté ! »

Et le cantique ne se taira plus jamais.

Les premiers chrétiens se sont prosternés devant son image peinte aux parois des catacombes.

Les Pères et les Docteurs ont, à l'envi, redit ses grandeurs.

Les artistes ont rivalisé de talent pour, en son honneur, bâtir de splendides cathédrales, peindre de merveilleux tableaux, ciseler de superbes statues.

Les poètes l'ont célébrée en des pages inoubliables.

Des rois se sont consacrés à elle et lui ont confié leurs royaumes.

Les meilleurs chrétiens, les meilleures chrétiennes sont entrés dans ses confréries et l'ont choisie pour Modèle et pour Protectrice.

Les foules, venues de partout, se pressent en pèlerinage aux lieux que sa céleste présence a sanctifiés, et lancent vers elle le jet ininterrompu de leurs *Ave*.

Tous les peuples la vénèrent : ceux de l'Orient et ceux de l'Occident ; ceux du Nord et ceux du Midi.

Toutes les classes sociales lui donnent leur cœur : les rois et les sujets ; les grands et les petits ; les savants et les ignorants.

Tous les âges viennent à elle et lui disent leurs secrets.

Le monde chrétien tout entier célèbre avec joie ses fêtes.

Qui donc, enfin, refuserait de répéter ce que disait à son auditoire de Notre-Dame le Père Lacordaire « Marie, Messieurs, est la Reine de mon cœur » ?

* *

Avons-nous besoin de nous demander pourquoi le monde se jette ainsi, avec un amour immense et une inébranlable confiance, entre les bras de la T. S. Vierge ?

C'est que nous savons la place unique qu'elle occupe dans le plan providentiel de la Rédemption.

Elle est, ni plus ni moins, le chef-d'œuvre de Dieu, dans son corps, dans son intelligence, dans son cœur et dans son âme.

« Il convenait, dit Bossuet, que celle qui devait fournir de sa propre substance la sainte humanité de Jésus fût aussi privilégiée d'une beauté en quelque sorte divine. »